

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publié par les Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100.
Bureau: 4100, La Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'article 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, \$2.00 par an.
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

ELDORADO

Je revois en pensée la porte cyclopéenne de ce pays qui nous est si proche et si étrange. C'était le matin gris de fin janvier, ruisselant de pluie, maussade, et presque douloureux de tristesse. Le navire allait lentement dans l'immense estuaire sonore; des bateaux de tout tonnage fendaient l'eau frissonnante de l'Hudson au teint plombé, et, debout sur le pont, goûtant le calme de l'abri après neuf jours de tempête, nous guettaions la Ville à l'horizon.

Elle apparut enfin, montant lentement derrière la Liberté, sa pointe d'avant-garde. Elle grandit et, s'allongeant à chaque tour d'hélice, dressant plus haut vers les nuages les masses énormes de ses gratte-ciels, elle sembla dans le froid du petit jour une cité de cauchemar, une Babel cahotique où au lieu de coordonner leurs efforts pour bâtir une même tour, des fourmillières d'hommes eussent tenté, chacune pour son compte, d'escalader le ciel.

Je revois l'informe accumulation de ces bâtiments monstrueux dans les bas de la ville; je retrouve leur laideur attachante, le prodigieux éblouissement de leurs lampes dans la nuit, par groupes de deux ou trois cents fenêtres sur dix étages; j'entends la rumeur prodigieuse de Broadway, le bruissement de ses ruelles où chiquettent les machines à écrire... Et je me dis: C'est donc là cet Eldorado, ce centre de la richesse dont rêvaient les conquistadors? Il git, dans les caves de ces demeures, le fabuleux métal, et non dans Zanzibar et ses mines lointaines. Bien mieux, au delà, derrière la ville surhumaine, des moissons de légende; des usines géantes traitent les produits de mines au prix décevant de nos contes de fées. Ce peuple à tout pour lui, les terres les plus fertiles sur les plus grands espaces, les plus formidables amas de houille et de minerais, les plus belles chutes d'eau, donc le plus de houille blanche, le plus de blé, de coton, de maïs, de pétrole, de chemins de fer. Il est jeune, Rien ne le gêne. Il n'a pas besoin de démolir pour édifier. Il n'a pas à faire table rase d'un passé si cher et si tyrannique, traditions, puisqu'il naît à la vie. Il n'a pas de frontières à défendre. Il n'a pas de régions dévastées à recréer, et personne ne le menace. Il est plié à une discipline qui est la condition de son existence, puisqu'elle maintient l'amalgame de nations diverses qui le composent. Dans les dernières batailles, il a perdu quelque cinquante mille hommes, sur une population de plus de cent millions d'habitants. C'est-à-dire bien moins que n'en eût fait disparaître une épidémie de grippe. Il a donc la puissance, la jeunesse, toutes les ressources matérielles, l'or. Il se dresse, géant superbe et tout armé, devant l'avenir. Et parce que cet avenir l'inquiète, parce qu'il lui semble économiquement moins heureux qu'il ne l'est souhaité, c'est de nous qu'il a l'air de réclamer des "sacrifices"; de nous, de nous, dont l'or a passé la mer pour venir s'accumuler dans les poches d'Américains ou anglais; de nous, de nous, les "possibilités" industrielles ou agricoles ne peuvent en aucun cas être comparées aux siennes.

Il y a là un malentendu qu'il faut à tout prix dissiper, malentendu d'autant plus pénible que des liens sentimentaux plus étroits nous ont unis. Hélas! je sais bien qu'il n'est pas toujours nécessaire de se comprendre pour s'aimer, mais je sais aussi que l'on s'aime mieux quand on se comprend bien. Le peuple américain est trop mâle pour se buter bêtement, pour vivre sur des idées toutes faites, sur des idées fixes, produits d'imagination malades. Il ne demande qu'à nous entendre, qu'à comprendre les explications qu'il attend vainement, tandis qu'au contraire nos ennemis répandent sur notre compte de copieuses et savantes calomnies. Quelle œuvre décisive ferait l'homme qui, à New-York, régulièrement, systématiquement, donnerait aux habitants d'Eldorado qui ont tendance à imaginer que notre pays ressemble de tous points à leur, des informations précises sur l'état réel de notre vie économique, sur l'admirable effort de toute notre population. Comme il serait utile qu'il comparât exactement nos ressources à celles de l'Amérique, et lui fit comprendre qu'il y va de son intérêt de ne pas abandonner l'Europe à son sort. Les Etats-Unis ont souffert du chômage, mais il dépendait d'eux que les questions de change d'emprunt international, de mobilisation de la dette allemande fussent réglées et que les peuples d'Europe, ses clients puissent à nouveau s'inscrire sur ses carnets de commandes.

Les Américains ne l'ont guère voulu jusqu'ici. Je souhaite qu'ils changent.

La crise qu'ils ont traversée semble d'ailleurs avoir tendance à s'at-

ténuer. En mai 1922, le nombre des chômeurs réintégré a augmenté de 3% ; le total des faillites a été le plus bas qu'on ait enregistré depuis septembre 1921; la production de l'acier s'est, elle aussi, accrue 1,047,000 tonnes il y a un an; les usines ont construit 232,000 automobiles, soit 15% de plus qu'en avril et 53% de plus qu'en mai dernier. Au moment où j'écris ces lignes, les valeurs métallurgiques sont en hausse; on envisage la fusion de la Bethlehem avec la Lackawana Steel malgré la loi Sherman; en février on n'a recueilli "que" 2,735,119 mètres cubes de pétrole, mais le marché du coton est très ferme à New-York et, le 8 juin, il clôture en hausse de 84 à 99 points; le stock de cuivre qui était il y a un an d'environ 1 milliard de livres-poids, n'est plus aujourd'hui que de 400 millions, d'où hausse de la marchandise constatée en mai à New-York, et par conséquent hausse des actions des mines. La consommation intérieure a notablement progressé depuis l'automne. L'Engineering and Mining Journal l'évaluait en février à 80 millions de livres par mois, soit 960 millions par an.

Certains banquiers américains ont ouvert de gros crédits à l'Allemagne, si bien que cette Allemagne, théoriquement ruinée, a acheté, du 1er juillet 1921 au 31 mars 1922, 185,853,116 livres-poids de cuivre aux Etats-Unis pour son industrie et notamment pour ses constructions électriques, alors que nous en importions péniblement 76,692,783. Durant le seul mois de mars 1921, l'Allemagne acheta 19,920,962 livres de cuivre et la France 2,925,938... Que serait-ce si le mark ne valait pas 4 centimes!

Dans tous les Etats de l'Union, l'industrie devient plus active; dans les Etats de New-England, de New-York, l'amélioration est sensible; au Kansas la situation est bonne. Le prix de la vie semble baisser.

La presse signale d'importants mouvements de concentration dans les divers domaines industriels. Ces "mergers" créeraient de formidables puissances contre lesquelles toute lutte deviendrait impossible. On parle du groupement de cinq grosses compagnies pétrolières: dans l'automobile, Ford-Lincoln Motor, Nash Motor, Lafayette Motor, Pierce-Arrow, s'uniraient; on annonce même un colossal "merger" d'aciéries où entreraient avec la Bethlehem Steel et les aciéries Midvale, Republic, Lackawana and Inland Steel, la Youngstown Sheet and Tube, le Stell and Tube et le Brier Hill Steel. Ces sept entreprises amalgamées jetteraient à elles seules sur le marché, bon an mal an, dix millions de tonnes d'acier en lingots, en attendant mieux!

Enfin, des voix avisées commencent à se faire entendre. Le 10 mai, M. Alton B. Johnson, président de la Chambre de Commerce de Philadelphie, abordait directement en ces termes la question des crédits: "Le rôle de créancier est si nouveau pour notre pays qu'il hésite et n'ose adopter une attitude. Tout ce que nous savons, c'est que le monde nous doit une somme d'argent importante, mais tous les Américains sensés se rendent compte que notre pays, qu'il le veuille ou non, doit jouer un rôle plus important, qu'il doit prêter une aide plus large à la finance internationale... L'obstacle principal que rencontre le commerce est constitué par l'incertitude et la dépréciation des changes et nous pouvons bien nous poser cette grave question: L'énorme accumulation d'or ne deviendra-t-elle pas une menace au lieu d'être une source de puissance financière?"

Ces idées si justes ont été adoptées par la neuvième Foreign Trade Convention qui s'est ouverte le 9 mai à l'Académie de musique de Philadelphie et a réuni environ 2,000 délégués devant lesquels s'exprima M. Alton B. Johnson.

Ainsi, d'une part, la situation économique paraît s'améliorer nettement aux Etats-Unis, d'autre part, on commence à comprendre qu'il faudrait consentir à l'Europe de vastes crédits dans l'intérêt de l'Amérique elle-même. On aperçoit les dangers que courent les Eldorados; on comprend qu'on peut craindre de faire son or. C'est le moment pour nous, Français, de faire éclater aux yeux des moins avisés l'immense effort que nous avons fait pour nous aider nous-mêmes et la valeur morale de notre créance.

ANDRÉ FRIBOURG, député de l'Ain, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

VOTRE BOUCHE

L'hygiène de la bouche est peut-être une des plus négligées, et cependant il n'en est guère de plus importante.

La cavité buccale conduit aux voies digestives et à l'appareil pulmonaire. La bifurcation se faisant dans le pharynx: ce sont donc deux fonctions capitales de notre physiologie que nous compromettons par nos imprudences ou nos erreurs, lorsque nous négligeons d'accorder à ce précieux vestibule toute l'attention qu'il mérite.

Ce véritable œuil de notre organisme est inévitablement souillé, d'une façon permanente, par les microbes qu'introduisent les poussières de l'air inspiré, lesquels se nichent dans tous les recoins: il en est de nombreux,

notamment du côté des amygdales—et s'y multiplient en serre chaude.

Une autre cause de souillure constante de la bouche est représentée par les débris d'aliments qui se nichent dans les interstices dentaires et y fermentent, grâce au concours de certaines bacilles importés avec notre nourriture. Une crasse spéciale, le tartre, se dépose au niveau du collet des dents, abritant des colonies microbiennes qui cherchent à pénétrer dans l'alvéole logeant la dent et à provoquer l'infection: c'est l'origine des gingivites, des arthrites alvéolaires. Même sans tartre, la fermentation microbienne des particules alimentaires cachées entre les dents engendre des acides qui attaquent l'émail à la longue et finissent par éroder, dans cette cuirasse, originellement si résistante, un tout petit trou, qui met à nu l'ivoire, celui-là sans résistance et que les microbes attaquent facilement. Ce sont les deux premières étapes de la carie dentaire, qui passent inaperçues du sujet, parce qu'elles n'éveillent aucune douleur spontanée, sinon un peu de sensibilité aux "chaud et froid". Au troisième degré, la roque d'ivoire ou dentine est complètement traversée: la chambre intérieure est ouverte, mettant à nu la pulpe, qui s'enflamme, se gonfle et étouffe dans sa logette osseuse trop étroite: ce sont alors les atroces douleurs de la rage de dents, la fluxion, l'abcès... Vite, il faut courir chez le dentiste...

Et c'est malheureusement bien fait pour vous, car vous pouvez éviter tout cela.

Il vous aurait suffi d'introduire dans votre programme quotidien l'habitude de procéder à un nettoyage consciencieux et à un lavage antiseptique de votre cavité buccale et de votre armature dentaire, ni plus ni moins que vous le faites pour votre figure et pour vos mains et, je l'espère bien aussi, pour ce qui ne se voit pas quand on est habillé...

Il faudrait nettoyer nos dents après chaque repas, pour enlever toute trace des particules alimentaires. Contentons-nous, n'ayant pas que cela à faire, de les brosser en nous levant et surtout en nous couchant. C'est principalement pendant le repos de la nuit que la couveuse à microbes fonctionnera sans que rien la dérange. Aussi faut-il regarder comme tout à fait funeste l'habitude de croquer un bonbon, un chocolat, un gâteau, avant de se mettre au lit. Il n'est pas de plus sûr moyen de se "gâter" les dents.

Ce brosseage sera fait avec... vraie brosse, ni trop molle—parce qu'elle ne servirait de rien—ni trop dure, parce qu'elle irriterait les gencives. Changez votre brosse dès qu'elle commence à perdre ses crins; on en a trouvé dans des appendicites. Rejetez les brosses en caoutchouc, qui ne sont que des polissoirs. Usez délibérément du cure-dents "sans affectation, d'ailleurs", comme dit Golland dans Pelléas. Evitez les cure-dents métalliques qui blessent. Les meilleurs sont en tuyaux de plume et surtout en bois. Même dans les familles les plus unies, il vaut mieux avoir un cure-dents, par personne, la carie dentaire étant parfaitement contagieuse.

Les poudres dentifrices, dont on garnit les brosses à dents, ne servent qu'à polir l'émail et à lui donner du brillant. Il faut qu'elles soient très finement pulvérisées, pour ne point le rayer et le meurtrir, c'est à dire l'user. La pierre ponce n'y doit figurer qu'en faibles proportions et à l'état impalpable. Aussi, la simple craie vaut-elle mieux, étant plus inoffensive. Et puis elle est alcaline, ce qui a une grande importance pour combattre du même coup les fermentations acides qui provoquent le premier stade de la carie. Il faut proscrire dans ces poudres l'emploi du salol, qui a eu sa vogue, et qui, non seulement est un antiseptique médiocre, dans ces conditions du moins, mais a aussi la fâcheuse propriété de rendre les dents friables. Un peu de menthol ne nuit pas; il donne la sensation d'une haleine fraîche. Méfiez-vous de la poudre de charbon qui finit par incruster le collet des dents et y creuser un liséré aussi indélébile qu'un tatouage.

Ce que je dis des poudres s'applique naturellement aux pâtes: il faut se méfier de celles qui renferment de l'alun et surtout des acides (les prospectus le nieront, mais vérifiez vous-mêmes avec le papier de tournesol). Elles découpent trop bien l'émail et lui donnent, pour un temps, une agréable blancheur: à la longue, elles le corrodent, l'amincissent par places, et préparent l'arrivée de la carie.

Une bonne pâte de savon de Marseille, mélangée de craie pulvérisée finement, avec addition de glycérine pour qu'elle ne se dessèche pas, constitue la plus simple et le meilleur des ingrédients à étaler en tartine sur la brosse à dents.

Je dois dire qu'il y a des cas où un dentifrice légèrement acide peut être toléré: c'est lorsque le sujet se trouve posséder une salive trop alcaline, favorisant ainsi le dépôt du tartre: mais il est plus prudent de faire enlever le tartre deux fois par an par le dentiste.

Je néglige un moyen de garantir les dents, qui a une grande valeur, mais qui n'est employé qu'en Extrême-Orient et qui consiste à les faire laquer: les élégantes de ces régions se les font même laquer en noir, qui est "moins salissant". Je crois qu'à cette apparence de jeu de domino—vus de dos—nous préférons encore celle du classique clavier de piano. Tout de même cette idée de

laquage—avec un autre ingrédient—n'est point déjà si bête. Un inventeur ingénieux trouvera peut-être un mince et solide moulage métallique, un faux râtelier, à appliquer sur nos mâchoires pour nos repas, comme nous mettons des gants pour des besognes malpropres. Qui sait? La sera peut-être le secret de leur éternelle jeunesse...

Le brosseage doit être complété par un lavage sérieux de la bouche avec une solution antiseptique inoffensive, mais tout de même plus énergique que ne sont généralement les quelques gouttes de dentifrice parfumé dont nous usons. Le formol à 1 p. 1000, l'acide phénique à 1 pour 100, le thymol à 4 p. 100, sont les meilleurs antiseptiques à recommander ici. L'eau oxygénée serait parfaite si, aux doses où il faut l'employer pour qu'elle ait quelque valeur, elle ne donnait une mousse désagréable. L'eau iodée n'est point méprisable: mais elle fait jaunir les dents. Il faut se méfier de l'acide salicylique, qui passe pour rendre les dents cassantes.

Enfin, bonne précaution pour assurer en même temps l'antisepsie de la région amygdalienne et pharyngée, on se gargarisera avec la solution antiseptique avant de la rejeter.

Comme le début de la carie se fait silencieusement, la agresse consiste à faire examiner ses dents par un dentiste deux fois l'an, même si l'on n'en souffre pas, et précisément pour n'avoir jamais à en souffrir. Le spécialiste pourra ainsi dépister une ébauche de carie, encore au premier degré, c'est-à-dire limitée à l'émail, qu'il obturera immédiatement, et dont, grâce à cela, vous n'entendrez plus jamais parler. Quand la carie, par votre négligence, s'est installée, il faut la traiter sans retard, car elle se propage facilement aux dents voisines. Une carie chronique, négligée parce que non douloureuse, est un foyer microbien des plus dangereux, foyer capable de déclencher un incendie général, je veux dire une septicémie, à l'occasion de quelque mauvaise grippe, capable au moins d'envoyer quotidiennement dans nos voies digestives une petite quantité de pus dont notre intestin, tout appendice et notre foie profiteront pour s'infecter quelque jour, à notre grande surprise. Elle est la source d'une mauvaise haleine, concurrentement avec les amygdales mal rincées...

Tout cela, vous le voyez, est au fond très sérieux et réclame toute votre attention, puisque, malheureusement, mesdames, la bouche n'a pas été créée que pour la grâce de votre sourire.—Discorde.

Vague de Pessimisme INJUSTIFIEE AUX ETATS-UNIS

"Race de géants; mais encore tumbueuse!" serions-nous tentés de penser, après le passage de leurs régiments superbes, après la double victoire que les Américains ont remportée avec nous sur les Allemands, et tout seuls sur l'alcoolisme.

Race de géants? Physiquement, pas du tout! Les Américains deviennent de plus en plus frères, mignonnes, menus et jolies: des statuettes faites au tour, des Tanagras aux attaches fines; "on les attacherait volontiers à sa chaîne de montre", disait en riant, un étranger de haute taille à un rédacteur du Times. La plupart n'atteignent pas 1 m. 40!

Les Américains sont délicates et ont peu, fort peu d'enfants. Ceci était déjà déconcertant. Nous ne sommes pas au bout des surprises. Voilà que trente écrivains, graves et anonymes, viennent de publier un pesant in-folio intitulé La Civilisation aux Etats-Unis, où ils cherchent à démontrer que l'Amérique du Nord est en décadence.

Cette trentaine de Jérémies sont unanimes à conclure que le plus clair dans la civilisation américaine c'est qu'elle n'existe pas; voyons leurs preuves:

D'immenses cités industrielles, sans couleur, sans poésie, trépidantes et empestées, où se disputent l'image et le bruit, où les sens sont assaillis, acablés, usés par le film, l'auto, la foire et le phonographe.

La politique? "elle est dominée et exploitée par des coquins doublés d'imbéciles, ou de toqués, dont l'incurable malhonnêteté s'accouple à l'incompétence."

Le journalisme est servile et déloyal, contaminé par le contact des grands affaires. La législation est arriérée; la procédure, longue, coûteuse, compliquée; l'école, attachée aux superstitions. La nation est un corps sans âme, étrangère à toute notion de beauté.

Apanage des femmes, qui la domestiquent au service de leur foyer, la vie intellectuelle est une ombre sans substance. Si la science obtient des résultats importants, c'est néanmoins une plante de serre chaude, isolée du reste du monde, et qui n'est pas fortement nourrie par le sol et le suc américains.

L'atmosphère américaine est mortelle à tous les poètes, artistes et écrivains créateurs; "à la musique nous consacrons des millions; mais sans produire nous-mêmes... La peinture, sans tradition, est gâtée par l'influence prédominante de la femme. Préjugés et intérêts personnels faussent notre histoire et notre économie politique."

De moins en moins nombreuses, de plus en plus chétives les familles américaines, dans leur home assez gentil, élèvent leurs rares enfants sui-

vant des méthodes surannées, et le flot d'émigrants qui passent brusquement du demi-servage de leurs campagnes, dans la fournaise de nos industries, sont confinés dans les travaux les plus rudes de la mine et de la forge.

L'antisémitisme grandit sans cesse aux Etats-Unis, ainsi que l'aversion contre les noirs. "A la richesse incalculable que nous avons amassée, s'oppose un prolétariat implacable et revolté."

"Nous nous mourons de vieillesse!" A une époque de luxe et de vie indulgente, toute la nation américaine souffre des nerfs. Pour la guérir, nous n'avons que des médecins de dernier ordre (à part les dentistes et les vétérinaires), parmi lesquels se glissent de véritables bandits...

"Nous aimons le sport! Oui, c'est entendu. Nous aimons le sport faite d'imagination. Quant à l'humour, n'en parlons pas. Les Anglais ont cent fois raison de ne pas comprendre nos plaisanteries."

Je soupçonne dans tout ce fatras quelque mauvaise humeur bolcheviste.

C'est d'après le Times que nous donnons le résumé de ce livre aux dimensions formidables. L'écrivain américain qui le lui transmet ajoute que les observations qui précèdent peuvent s'appliquer à toute civilisation industrielle en général. Peut-être le matérialisme, ajoute-t-il, et par suite la vulgarité sont-ils plus accusés en Amérique qu'en Europe. Mais, voici en quelques mots la psychologie véritable de l'Américain: "A l'origine, l'Américain est un puritain. Beaucoup d'entre eux ont conservé une foi intime et cherchent à la dégager du milieu. Ce puritain est un optimiste de l'action, qui nourrit pour sa patrie une admiration sans bornes, qui pratique le culte des héros et dont les deux grands hommes sont Washington, le premier de tous, dans la paix et dans la guerre, et Lincoln, l'incarnation des vertus chrétiennes et familiales."

"Nous ne sommes pas parfaits. Nous ne sommes pas tous des génies, ni des savants; nous ne sommes pas tous sages, ni même tous riches; peu d'entre nous sont satisfaits de ce que nous avons fait, de ce que nous sommes. Mais nous savons que nous avons fait quelque chose et nous croyons que nous ferons mieux encore. En ce moment même, nous traversons une période de vague, de confusion, et nous nous disputons avec nous-mêmes et avec le monde... Mais il n'y a aucune raison d'être pessimistes. Dans la famille humaine, nous sommes les plus jeunes de tous. Nous avons devant nous les temps."

"C'est par trop de modestie. Les Américains ont accompli un travail de cyclope, devant lequel notre vieille Europe apparaît comme un gentil joujou un peu désuet. Ils ont marché de l'avant, dans l'œuvre grandiose qui consiste à plier la nature à nos désirs, à l'asservir à nos buts. Que dans cette recherche fiévreuse, puis méthodique, ils aient oublié, pendant quelque temps, d'ordonner leur esprit, que le flot des ignorances et que les innombrables épaves apportées par lui aient battu un peu rudement leur rivage et donné à leur race je ne sais quoi de heurté, de violent et d'âprement matériel, ceci est un résultat inévitable de l'évolution traversée. Mais un peu de patience! Tous ces terroirs presque vierges, si riches de possibilités, se mettront à fleurir magnifiquement, apportant à notre vieille science de vivre, un charme nouveau. Aujourd'hui, nous nous contenterons d'exprimer notre gratitude à ceux qui furent des pionniers et des défricheurs, à ces hommes dont la forte volonté créa au désert, sans oublier que pour leurs vingt ans, dans la plénitude de leur jeunesse, jeunesse, ces affairistes, ces calculateurs, ces fermiers que l'on disait égoïstes, nous ont apporté la preuve la plus forte qui soit de l'idéalisme, le don de soi-même."

On peut discuter et critiquer, de perte de vue, chercher la petite bête ou faire la moue devant des détails. Un grand fait historique submerge tout dans sa noblesse: Les Etats-Unis sont partis en guerre pour sauver la France, l'Europe et le monde de la domination germanique, qui constituait un recul brutal et une atteinte à la liberté, un défi à la justice.

"La Fayette, nous voilà!"—Valmont.

LE CHER ANNEAU

Autrefois, il y avait une bague classique qui portait le nom éloquent d'alliance. Cela suffisait au bonheur de nos grands-mères. Cet anneau, elles le portaient tendrement toute leur vie pour ne le quitter, usé, aminci, qu'à leur mort, et encore, beaucoup, pleines de foi dans l'au-delà, voulaient qu'on l'ensevelisse avec elles.

Aujourd'hui, comme on divorce beaucoup, ma foi, on vient d'inventer, l'anneau de divorce qui s'orne d'une fleche brisée.

Ainsi, pour savoir la qualité sociale d'une femme, il suffira de jeter négligemment un regard sur sa main. Puisque nous avons la chance de vivre en un siècle si pratique, attendons, ô mes sœurs, que l'on invente la bague indicatrice du nombre d'enfants, des procès perdus, des intrigues sentimentales, des accidents d'auto et de l'impôt sur le revenu.

Après tout, c'est aussi élégant qu'un talon...

AU PAYS DES MARKS

PAR WLADIMIR D'ORMESSON

M. le comte Wladimir d'Ormesson a fait récemment une tournée en Europe Centrale, et pendant son voyage, ainsi qu'à son retour, il a écrit ses impressions. Le comte d'Ormesson est heureux de voir reproduire ses lettres dans l'Abeille de la Nouvelle-Orléans.—La rédaction.

ART. IV EN BAVIERE

Ayant commencé par l'Allemagne ce rapide voyage en Europe Centrale, je n'ai pas voulu le terminer sans passer encore par le Reich, puisqu'il y a aussi bien tous les problèmes qui se posent ici et là et toutes les difficultés qui surgissent se ramènent toujours à cette question allemande, depuis 1866, a troublé la paix du monde et qui la troublera encore, ne nous les dissimulons pas, pendant longtemps. J'avais vu Berlin, où se concentrent à coup sûr les idées les plus démocratiques et les moins agressives de l'empire; j'avais vu la Silésie, où, sous la férule de la commission interalliée de gouvernement, l'Allemagne supporte, sans pouvoir toujours contenir ses vrais sentiments, la juste loi du traité de paix. J'ai voulu saisir enfin un nouvel aspect de cette Allemagne, à la fois homogène et diverse—si homogène et si diverse même que de la provenance, à mon sens, les opinions affirmatives et pourtant toujours contradictoires que l'on recueille sur elle selon la province, parfois même la ville où l'on se trouve—et j'ai quitté la Tchéco-Slovaquie pour entrer en Bavière et par ces ravissantes vallées montagneuses, où les villages et les vieux châteaux ressemblent à des jouets d'enfant, gagner Nuremberg et Munich. Je le dis sans phrases: J'en sors le cœur gonflé d'amertume. Qu'ils aillent en Bavière ceux qui, de bonne foi, se font des illusions sur la démocratisation de toute l'Allemagne; qu'ils aillent en Bavière ceux qui s'imaginent aussi que le Reich est partout inoffensif et désarmé; qu'ils y aillent surtout ceux qui, dans le secret de leurs rêves, espèrent encore tirer quelque profit pour nous d'une "politique séparatiste." Ces perspectives tranquillisantes ne sont, hélas! que mirages devant la brutale réalité: la Bavière est, en Allemagne, le foyer le plus actif du militarisme et du nationalisme; si elle est jalouse de certains des droits que Bismarck lui a reconnus dans le Reich et si elle les défend âprement contre Berlin, la Bavière ne fait qu'un bloc avec l'empire des qu'il s'agit de la politique extérieure; non seulement elle est exclusivement et passionnément allemande, mais c'est peut-être elle qui incarne avec le plus d'acuité le vieil esprit germanique. Partout en Allemagne, l'exécution du traité de paix se heurte à des difficultés et à une mauvaise volonté générales; en Bavière, cette mauvaise volonté se réduit plus simplement à une volonté systématique de ne pas appliquer le traité—ou, ce qui revient au même, de tourner son application. Nulle part la presse allemande n'emploie envers nous un langage pacifique; en Bavière, cependant, c'est une véritable explosion de haines. Tous les faits sont déformés; tous nos actes travestis en crimes. On nous prête les plus fantastiques intentions. La France est la grande coupable de l'univers. Elle est à l'origine de toutes les difficultés et de tous les maux. Autrefois, l'on disait Gott Straffe England. Maintenant c'est sur Frankreich que les malédictions divines sont appelées. Qu'importe! ces procédés s'il ne s'agissait que des rancunes d'un adversaire vaincu et désormais réduit à l'impuissance. Mais—pardonnez-moi l'expression, la seule qui corresponde exactement à ma pensée—la Bavière se moque de nous.

Elle se moque de nous, d'accord avec le Reich, parce que, tandis que le gouvernement de Berlin, prenant à grands cris le monde à témoin de sa misère, prépare soigneusement la faillite des finances publiques; parce que, tandis que le mark fait le malade avant sans doute de faire le mort; tandis que les Etats-Unis et l'Angleterre, suivis par la plupart des autres nations, se préoccupent en s'appuyant de cette pseudo-maladie et de cette pseudo-mort, la Bavière, poursuivant la politique économique impériale dont elle avait, dès le lendemain de l'armistice, arrêté le plan, entreprend des travaux gigantesques et les exécute, comme si, au lieu d'être écrasée par les charges décollant de sa défaite, elle était, au contraire, la puissance victorieuse pouvant puiser, à pleines caisses, dans les ressources conquises. Des transformations "kolossales" sont tranquillement accomplies. C'est ainsi que pour satisfaire une vanité particulièrement chère aux Allemands, la gare de Munich est devenue, depuis la guerre, avec ses trente-deux quais, de débarquement, la plus grande gare du monde; les réseaux de chemins de fer sont en voie d'électrification, et non seulement les réseaux, mais encore tous les centres industriels; partout la houille blanche va remplacer le charbon. S'agit-il de construction? En arrivant à Nuremberg, j'ai été frappé de voir une agglomération de belles maisons ouvrières, tout un quartier, si fraîchement bâti que les carreaux n'étaient pas encore posés aux fenêtres. A Munich, où la difficulté du logement s'est posée, là comme ailleurs, elle a été tranchée

LA SAUTERELLE

En juillet, maigre, crue, atroce, âpre, agile et verte, Je marche dans les prés, à demi recouverte, Embarrassant mes pas d'un attirail cruel, Comme les spadassins qui cherchent un duel. Cependant, en portant le corset qui me serre, J'enrage de ne pas rencontrer d'adversaire. La paix du jour me nargue et rit au bord des eaux. J'essaye en vain ma force en faisant de grands sauts, Je grince, ne pouvant pas combattre, et je pique. La terre, et je soutiens mon appareil épique, Et seule, sans vouloir céder au temps bénin, Je mâche ma colère et crache mon venin. L'herbe derrière moi reste déchiquetée. Et je m'endors le soir, amère et dépitée, Sans quitter mon harnais de guerre, et, le matin, Quand je repars, cherchant l'aventureux destin, Mon armure est toujours propre, nette, aliguée, Et ne s'est pas rouillée aux gouttes de rosée.

ABEL BONNARD.

Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie; la raison en est la bousole, mais la passion en est le vent.—Pore.